



**HAL**  
open science

# Moi, sorcières : Deux procès en sorcellerie étudiés à l'aune de la résonance

Serge Bouchet

► **To cite this version:**

Serge Bouchet. Moi, sorcières : Deux procès en sorcellerie étudiés à l'aune de la résonance. Travaux & documents, 2022, Journée de l'Ancien Régime 2021, 58, pp.7-25. hal-04229480

**HAL Id: hal-04229480**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04229480>**

Submitted on 5 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Moi, sorcières : Deux procès en sorcellerie étudiés à l'aune de la résonance<sup>1</sup>

---

SERGE BOUCHET  
OIES, UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

Je me propose de vous emmener dans un voyage en histoire, les historiens sont des passeurs de temps<sup>2</sup>, mais je voudrais aussi me faire passeur d'existences, restituer la vie de quelques présumées sorcières.

Ce sujet peut paraître banal, l'attrait pour l'histoire des sorcières n'est pas nouveau.

D'illustres auteurs ont écrit sur la question : Jules Michelet, Robert Muchembled, Robert Mandrou, Guy Bechtel, etc., et aujourd'hui des auteures d'études de genre relancent l'intérêt pour les sorcières.

L'objet ici n'est pas de chercher la dimension sociale du rôle de la sorcellerie, des sorcières supposées et des procès de sorcières, ni de reconstituer les pratiques de sorcellerie, ni d'investiguer les raisons de la vague de procès en sorcellerie au XVII<sup>e</sup> siècle. Mon focus est différent. L'angle retenu est une histoire de quelques sorcières abordée selon une méthode que je développe depuis deux ans, une histoire de la résonance.

Ce qui nous amène au titre *Moi, sorcières*.

« Moi », parce que le projet de cette présentation est de cerner au plus près des personnes, d'étudier le rapport au monde d'une femme accusée de sorcellerie.

Mais revenons à la méthodologie que j'expérimente ici que je qualifie du nom d'« histoire de la résonance », concept que j'ai emprunté au sociologue et philosophe Hartmut Rosa<sup>3</sup> qui a consacré un livre à ce sujet, et que j'ai adapté à la démarche historique.

Il s'agit de découvrir qui était une sorcière, quelle femme elle était, comment elle vivait et se sentait dans le monde. L'histoire de la résonance à laquelle je m'essaye est une histoire de la façon dont un individu résonne avec le monde, dont il est dans le monde et dont ce dernier influe sur lui. Sans développer, disons qu'étudier la résonance c'est chercher comment des personnes

---

<sup>1</sup> Je remercie Guilhem Armand de m'avoir convié à la Journée de l'Ancien Régime 2021.

<sup>2</sup> « L'historien est une sorte de passeur du passé » écrit Jean-Claude Caron dans « Conclusion. Le temps des historiens ou regards sur le passé », Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 29 juin 2005, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/421> ; DOI : 10.4000/rh19.421. Je tiens l'association de « passeur de temps » de l'historien P.E. FAGEOL.

<sup>3</sup> Hartmut Rosa, trad. Sacha Zilberfarb et Sarah Raquillet, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, France, la Découverte, 2018.

ont construit un rapport de résonance au monde, comment leur vie était une expérience de celui-ci, et selon quels critères.

Je me mettrai en quête de la manière de s'appropriier le monde au travers de nombreux canaux de résonance : la résonance peut être directe, par le corps, d'abord la peau<sup>4</sup>, mais aussi par chacun des sens dont il est possible de déterminer l'intensité. L'ouïe, essentiellement perceptible dans les mentions concernant les voix et le bruit qui est perçu ou le silence. Le regard, voir et être vu et ce qui n'est pas vu. L'approche kinesthésique opère la distinction entre le ressenti, le toucher et l'intentionnel, le palper et le cas échéant, l'absence de sensation, donc de résonance. L'odeur se décline entre le sentir et l'inhaler, le fait de humer et l'odeur produite par l'auteur. L'analyse peut de même porter sur la posture, la manière de se tenir dans le monde, le rapport à son propre corps.

Enfin, la médiation, le contact avec autrui est un autre élément de la résonance.

Dans le titre *Moi sorcières*, « moi », c'est également vous, ici, l'objectif est que vous puissiez penser, ne serait-ce qu'un instant, comme une sorcière présumée, que ce soit vous qui disiez « moi ». Et « sorcières » est au pluriel, car pour découvrir la présence au monde d'une sorcière, j'utilise ici principalement deux témoignages laissés l'un par une accusée italienne, Marie, une veuve surnommée La Pillona, sorcière du Val de Non, dans le nord de l'Italie jugée entre 1612 et 1613 et exécutée en 1614, l'autre par Madeleine Bavent (1602-1653), fille de commerçants de Rouen, née en 1602, qui raconte sa vie en confession en 1647.

Ainsi, je croiserai ces deux « moi » et celui de quelques autres prévenues ponctuellement mentionnées qui nous diront la personnalité de sorcières du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ma réflexion problématique consistera à m'interroger sur ce que la résonance peut apporter à la compréhension de la grande chasse aux sorcières au XVII<sup>e</sup> siècle. La résonance montre comment au cours de leur procès, certaines accusées passent d'un discours dans lequel elles sont absentes à une revendication impliquée de leurs actes lorsqu'elles décident d'avouer. On croit souvent que le Moyen Âge s'était fait une spécialité de brûler les sorcières. Mais c'est le siècle dit de la raison, le XVII<sup>e</sup> siècle, qui en a le plus brûlé : on peut se demander pourquoi. L'analyse des mots des prévenues fait apparaître un combat entre deux réalités qui ne communiquent pas. La vague de persécution s'interprète comme un discours nouveau déconnecté d'un milieu imprégné par les pensées simples d'un christianisme ouvert à un ailleurs et mêlé de paganisme. J'ai conscience que ce travail reste trop fragmentaire : j'aurais aimé élargir à un nombre de comptes-rendus de procès bien plus conséquent pour vérifier la récurrence des faits constatés, mais le temps m'a manqué pour réunir et exploiter davantage de sources. Considérons que ce sont là les bases d'une enquête plus vaste encore à approfondir.

---

<sup>4</sup> Hartmut Rosa insiste sur l'importance de la peau pour entrer en contact avec le monde.

La réflexion s'organise suivant deux axes. Pour commencer, j'étudierai la relation au monde des accusées telle qu'elle se dessine dans les propos tenus lors de leur procès, déclarations qui montrent qu'elles sont manipulées. La Pillona raconte : « je ne sais pas comment je suis devenue sorcière, soit j'ai été trompée par Salvanello, soit Salvanello m'a enlevée, contre ma volonté, alors que je ne voulais pas y aller... » Madeleine Bavent explique « je me sens enlevée sans savoir par qui ni comment, perdant toute connaissance pour lors, jusqu'à ce que je me vis en certain lieu, qui m'est inconnu... »<sup>5</sup>. Ce point est important pour préciser les causes et modalités de leur persécution. La deuxième partie montre comment ces femmes renversent la pression en revendiquant des actes de sorcellerie : détailler des pratiques jugées diaboliques revient à affirmer un pouvoir sur un monde invisible.

### DES POSSÉDÉES DÉPOSSÉDÉES

Par ce titre en forme de jeu sur les mots, je veux exprimer l'idée que ces femmes présentées comme possédées par le malin, par le mal, apparaissent en réalité dans leurs aveux comme objetisées, leurs paroles disent que ce ne sont pas elles qui parlent et qu'elles ne résonnent pas avec le monde. Certes, elles cherchent à se disculper en se déclarant victimes de suborneurs, mais l'étude détaillée de leurs propos montre une prise de distance trop systématique pour relever d'une simple posture défensive.

### Une parole extérieure

Dans les aveux de ces femmes, ce qui frappe c'est qu'il est très difficile de percevoir leur parole dans un premier temps. Elles ne parlent pas, elles répondent à ce qui a été dit sur elles. Ainsi, on ne voit pas d'abord leur connexion au monde, mais ce que d'autres affirment de leur relation au monde.

Pour Madeleine Bavent, le début de la confession se fait au travers de ce que son dernier confesseur lui a conseillé de dire, et aussi par des propos rapportés des confesseurs qui l'ont conduite au sabbat<sup>6</sup>. En dehors des échanges avec les prêtres confesseurs, le contact aux autres est essentiellement un lien à des femmes que Madeleine Bavent désigne comme « les religieuses » ou « les filles ». La Pillona pour sa part mentionne les femmes de son village et des environs.

---

<sup>5</sup> Anna Foa éd., *La confessione di una strega : un frammento di storia della controriforma*, Roma, Italie, Bulzoni, 1989, p. 125, traduction auteur ; Stéphane Vautier, *Confession d'une sorcière : l'affaire de Louviers, 1642-1647*, Cahors (Lot), France, La Louve éditions, DL 2015, 2015, p. 49, p. 96.

<sup>6</sup> Emprunté à l'hébreu pour lequel il signifie « repos », le terme passé au latin prend un sens péjoratif au XIII<sup>e</sup> siècle quand les juifs sont mis à l'écart. Il signifie « grand bruit », car les prières étaient dites à voix haute, puis « tapage » vers 1360. Le sens d'« assemblée nocturne des sorciers » date de 1506. D'après Alain Rey et Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française : contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine proche et lointaine...*, Paris, France, Dictionnaires Le Robert, 2010.

Toutes deux accablent les femmes de leur entourage comme étant des jalouses, des accusatrices, des dénonciatrices et des menteuses. Se dessine ainsi un monde fait d'envie et de mesquineries à l'intérieur du monastère comme au sein du village. Les accusées sont alors soit victimes de dénonciations calomnieuses, soit fautives, pour avoir prétendu disposer de pouvoirs en dehors du monde réel, afin d'impressionner, d'intimider, voire de susciter un mal être chez leurs rivales par le biais de leur croyance commune en des forces invisibles.

Les seuls moments de véritable communication se lisent dans le récit de Madeleine Bavent avec les confesseurs qui veulent bien l'écouter. Ainsi, lorsqu'elle est emprisonnée, le Curé de Vernon obtient de la rencontrer et il se présente à elle comme un confesseur sans lien avec la procédure. Il vient l'« ouïr », il s'afflige de certains de ses aveux, il laisse entendre à Dieu des « gémissements pour son âme », elle évoque une « chaleur » et des « douleurs » ressenties durant la confession. Tout dans ce passage illustre une résonance avec le curé qui lui ouvre le chemin vers un au-delà également résonnant : « ce m'a été une grande consolation de **voir** que Dieu a **approuvé** ma confession générale »<sup>7</sup>.

Les échanges avec les juges en revanche montrent une dissonance complète entre la personne qui interroge et l'accusée. Quand Madeleine Bavent est dévoilée et emprisonnée, le prêtre chargé de s'occuper d'elle lui tient la tête, il l'exhorte à reconnaître sa culpabilité, n'écoute aucune de ses demandes<sup>8</sup>. Pas davantage de dialogue dans la procédure du Val de Non. Les premières réponses des accusées, comme pour celles des paysans appelés comme témoins, ne font que rapporter des « on dit », les dénonciations passent par la mention de paroles extérieures, de faits colportés – j'ai entendu dire – et non par des « j'ai vu », « j'ai entendu ». De plus, une vague d'incriminations et de dénégations, une affirmation accusatrice est réitérée à l'identique quand la réponse fournie ne convient pas aux attentes du juge<sup>9</sup>. Les questions ne tiennent pas compte des justifications données, si ce n'est pour reprendre une demande itérative toujours dans les mêmes termes : « avouez-le que vous êtes une sorcière », « Dis la vérité »<sup>10</sup>, répète sans cesse le juge aux accusées du Val de Trento qui ne s'éloigne de cette injonction que pour sermonner l'accusée la sommant de dire la vérité de façon tout aussi répétitive. À l'issue d'une succession de questions et de dénégations, la torture vient comme un acmé de la dissonance. La Grill est soumise à la preuve des larmes<sup>11</sup> : les sorciers sont réputés « ne savoir jeter une seule larme des yeux, quelque douleur qu'on leur fasse », les sorcières plus encore, car « on sait combien les femmes ont

<sup>7</sup> *Confession d'une sorcière, op. cit.*, p. 89-90. Elle explique aussi qu'on l'a forcée à signer des aveux, *id.*, p. 97.

<sup>8</sup> *Confession d'une sorcière, op. cit.*, p. 86, p. 88.

<sup>9</sup> Par exemple contre la Pillona, A. Foa éd., *La confessione di una strega...*, *op. cit.*, p. 97, contre Castellana, *Ibid.*, p. 102, p. 124.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 78, p. 80.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 96. La Pillona, la Castellana, la Gagenta et la Usenata sont de même soumises à la preuve des larmes : A. Foa éd., *La confessione di una strega...*, *op. cit.*, p. 99, p. 101-102, p. 106, p. 118.

les pleurs à commandement »<sup>12</sup>. L'absence de larmes de la Grill sous la torture atteste qu'elle n'est pas en résonance avec la souffrance de son corps et par conséquent qu'elle appartient à des forces extérieures. Comme toujours en matière de procès en sorcellerie, la preuve par la torture est tautologique puisque tous les résultats obtenus démontrent la culpabilité. Car les larmes, quand elles survenaient, étaient une confirmation de la duplicité des sorcières qui savaient tromper leur monde en se mouillant les yeux de crachat<sup>13</sup> ou en feignant de pleurer<sup>14</sup>. Lors des aveux, les questions sont tout aussi insensibles : les demandes sèches s'enchaînent, le juge ne s'implique pas davantage, il cherche froidement à faire reconnaître des faits alors qu'à l'inverse l'accusée s'investit de plus en plus dans son récit.

### Une sexualité extérieure

Madeleine Bavent et la Pillona ne sont pas maîtresses de leur sexualité. Madeleine est violée par les prêtres qui assurent les confessions au couvent, avec l'assentiment des religieuses, affirme-t-elle. Puis elle est soumise aux assauts sexuels du diable au sabbat, et d'un chat qui se couche sur elle. A plusieurs reprises, elle emploie le terme « consentement », mais c'est pour dire qu'il était « extérieur », « verbal », qu'il lui a été extorqué ou qu'elle l'a refusé. Toujours l'acte est commis à son insu comme dans un monde irréel.

La Pillona de son côté est d'abord la proie d'un démon, ce dernier prend ensuite la forme d'un chien. Dans un premier temps au moins, elle se décrit comme victime d'une agression dont elle se défend en fermant sa porte. Mais le diable trouve une issue et se glisse par la fenêtre<sup>15</sup>.

### Des jouets asservis

Le terme pouvoir revient souvent dans les propos de Madeleine Bavent. Chaque fois qu'elle parle d'elle, le mot est associé à « sans », elle est sans pouvoir. Quand « pouvoir » est utilisé pour une autre personne, c'est pour dire que cette dernière exerce une contrainte sur elle, une autorité tyrannique.

De même, toutes les allusions au corps sont celles d'une dépossession du monde. Ainsi, Madeleine Bavent ne rattache jamais le terme « bouche » à la nour-

<sup>12</sup> Jean Bodin, *De la démonomanie des sorciers*, A Paris : Chez Jacques du Puys 1580, Livre second, f°141r.

[http://www.bvh.univtours.fr/Consult/index.asp?numtable=B372615206\\_4847&numfiche=221&mode=3&offset=8&ecran=0&url=/recherche.asp?ordre=titre-motclef=jea,n%20bodin-bvh=BVH-epistemon=Epistemon](http://www.bvh.univtours.fr/Consult/index.asp?numtable=B372615206_4847&numfiche=221&mode=3&offset=8&ecran=0&url=/recherche.asp?ordre=titre-motclef=jea,n%20bodin-bvh=BVH-epistemon=Epistemon).

« Le juge Boguet » in Sophie Houdard, *Les sciences du diable : quatre discours sur la sorcellerie*, Paris, France, les Éditions du Cerf, 1992, p. 148-149.

<sup>13</sup> Jean Bodin, « De la démonomanie des sorciers », *op. cit.*, f°141r.

<sup>14</sup> Sophie Houdard *Les sciences du diable*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>15</sup> A. Foa éd., *La confessione di una strega*, *op. cit.*, p. 128.

riture, c'est toujours le lieu de l'action du démon soit pour déposer quelque chose, une hostie souillée en général, soit pour retirer quelque chose.

Les sensations olfactives sont rares. Les senteurs sont absentes des réponses des accusées du Val de Trento, les uniques fleurs évoquées sont sans odeur, seulement ingérées et toxiques<sup>16</sup>. Pour Madeleine Bavant, la première fragrance mentionnée ne se rapporte pas davantage à une réalité dans laquelle l'accusée est impliquée : « Je ne dois pas aussi omettre que Picard me faisait sentir assez souvent des bouquets de fleurs sans que j'ai su à quel dessein »<sup>17</sup>. Des odeurs en revanche traduisent une résonance avec le monde, de façon négative, nous l'avons vu, lorsque Madeleine raconte les puanteurs de son cachot lors de son emprisonnement<sup>18</sup>. A cela s'ajoute une perception visuelle : elle passe « quatre jours et quatre nuits dans la basse fosse » ou elle cherche désespérément quelque objet « en tâtonnant partout, car je n'y voyais rien », la seule lueur venant de Dieu « qui envoie les rayons du soleil de sa charité aux bons et aux méchants »<sup>19</sup>. Ainsi la dimension réelle du monde apparaît-elle pour décrire les tourments auxquels Madeleine est soumise après son arrestation et la noirceur de la réalité quotidienne est-elle illuminée par un imaginaire spirituel.

Le toucher est dévoyé. Soit Madeleine étant touchée est réduite à la volonté de celui qui l'entreprend : Picard, le confesseur, « touchant ma personne », « me touchant la main », « il commença à me vouloir caresser et même toucher impudiquement », soit elle mentionne de nombreux atouchements subis, etc.<sup>20</sup> Lorsqu'elle agit, on la force à toucher, pour recevoir un charme<sup>21</sup>. Les mains ont une place essentielle : le confesseur Picard pour la soumettre sexuellement la tient par les mains, à d'autres moments, il porte de force les mains de Madeleine sur ce qu'elle nomme les « parties honteuses »<sup>22</sup>. Le toucher est aussi perverti, tout du moins dans les dénonciations des religieuses qui l'accusent : Madeleine aurait « reçu puissance au sabbat de charmer les personnes [...] en les touchant, en les regardant... »<sup>23</sup>.

Les allusions qu'elle fait à son corps sont celles d'un corps contraint : fouillé, on y enlève, on y met des choses, il est pris dans des ligatures, le diable

<sup>16</sup> A. Foa éd., *La confessione di una strega*, op. cit., p. 27.

<sup>17</sup> *Confession d'une sorcière*, op. cit., p. 74.

<sup>18</sup> *Confession d'une sorcière*, op. cit., p. 88.

<sup>19</sup> *Confession d'une sorcière*, op. cit., p. 86 à 88.

<sup>20</sup> Stéphane Vautier, *Confession d'une sorcière*, op. cit., p. 38, p. 51, p. 40, p. 41, p. 42. Également : « il me toucha du doigt au sein par-dessus la guimpe », *id.* p. 48. Touchée par Boullé, elle sentit pendant un jour entier une douloureuse ligature, *id.* p. 102. D'autres moments où elle est touchée pour être soumise à la possession : *id.* p. 58.

<sup>21</sup> Parlant de l'hostie, elle affirme : « Les filles ont ajouté qu'il me la baillait entre les mains, et me la faisait toucher et manier » *id.* p. 43. On remarque qu'elle rapporte des propos extérieurs, et qu'elle reçoit l'hostie et ne la prend pas. Picard la pousse à toucher une boîte du sabbat qui aussitôt vide son esprit, *id.* p. 100.

<sup>22</sup> *Id.*, p. 40.

<sup>23</sup> *Id.*, p. 107.

intervient sur son cœur et son sang. C'est l'irruption du monde le plus extérieur, d'un univers démoniaque, qui s'impose dans son être.

L'enlèvement au sabbat est décrit pour sa part comme une déconnexion du monde. Madeleine Bavent insiste sur le fait qu'elle ne donne pas son consentement, lorsqu'elle est emmenée pour le sabbat, elle « perd connaissance »<sup>24</sup>. Relatant une scène d'anthropophagie, un jeudi saint un enfant rôti est dévoré, elle n'affirme pas qu'elle n'y a pas participé, comme on pourrait s'y attendre compte tenu du châtement assuré pour cette transgression. Elle explique ne pas être sûre d'en avoir goûté tout en disant qu'elle l'avait sans doute fait et avoir cessé « car cette viande était fade »<sup>25</sup>. Elle précise encore « Je n'ai pas coopéré aux œuvres [...] que je viens de rapporter, néanmoins j'y étais présente à toutes et j'y ai eu part [...] à quelques-unes »<sup>26</sup>. Elle relate une réalité déréalisée : elle observe ce qui se passe, elle se voit participer, peut-être, mais sans être au monde, sans agir d'elle-même. Elle est là, mais comme à un spectacle dans lequel elle interviendrait comme une marionnette<sup>27</sup>. Elle n'agit pas, elle est agie<sup>28</sup>.

Il en ressort un double constat. Bien sûr ce récit est forgé par des lectures, par ce qui se raconte du sabbat et de ses pratiques, par les questions des juges, ce n'est pas un témoignage, mais une histoire fictionnelle. Il rend compte aussi de scènes vécues sous l'influence de drogues, belladone et autres, écrit Michelet<sup>29</sup>.

En outre, tout dans la manière de rapporter ce à quoi Madeleine est censée avoir participé manifeste une mise à distance du monde, et cet éloignement ne vise pas à la disculper, car elle ne cherche pas à échapper à son sort, ce sont ses mots qui indiquent cette absence de résonance entre ce qu'elle relate et le monde réel. Le sabbat a une dimension virtuelle.

### Sabbat et exorcisme en miroir

Plus frappant encore, dans la façon dont elle retrace sa fréquentation des sabbats, puis, après que l'affaire a éclaté, les séances d'exorcisme auxquelles elle est astreinte, les mots et les situations sont pratiquement les mêmes (Illustration 1) : elle est enlevée de sa cellule monastique pour le sabbat et sortie de sa chambre. Pour l'exorcisme, elle est « tirée du cachot ».

Ainsi, dans ces deux circonstances si différentes, le schéma est le même : elle est déplacée, emmenée et ramenée, les choses qui se passent et se disent au sabbat comme durant les exorcismes ne correspondent pas à sa réalité : elle est forcée à « ouïr » les chants et les blasphèmes du sabbat, et de même lors des

<sup>24</sup> *Id.*, p. 49.

<sup>25</sup> *Id.*, p. 64.

<sup>26</sup> *Id.*, p. 65.

<sup>27</sup> « si ces choses sont réelles », « je laisse le jugement de la réalité de ces choses aux esprits plus discernant » dit-elle encore, *Id.*, p. 63, p. 66.

<sup>28</sup> « ... je ne savais ce que j'écrivais, étant toute hors de moi, et ne me connaissant pas presque moi-même », *Id.*, p. 67.

<sup>29</sup> Jules Michelet, *La sorcière*, Paris, France, Flammarion, 1966, p. 210.

exorcismes, elle doit « ouïr » ce qu'on dit d'elle, elle assiste aux assemblées<sup>30</sup> et est obligée à des gestes contraires à sa volonté<sup>31</sup>, et lors de l'exorcisme<sup>32</sup>, elle « se voit » dans l'opprobre<sup>33</sup>, elle doit rédiger des cédules lors du sabbat, lors de l'exorcisme on la « force à répondre ainsi comme on a voulu »<sup>34</sup>, elle est contrainte à écrire et à signer<sup>35</sup>. Soumise à « des menaces et tourments »<sup>36</sup>, son intention et même sa participation sont absentes.

Séances maléfiques et exorcisme sont ainsi exactement en miroir, c'est un identique rapport au monde dans lequel elle n'est pas un sujet, mais un objet assujéti. Dans les deux cas, le corps est violenté, viols au sabbat et viols sataniques, viols dans la prison et tortures.

Analysons ces situations sur le plan de la résonance (Illustration 2). Tout débute dans les deux circonstances par un enlèvement, les deux femmes sont extraites du monde pour le sabbat, c'est la fin de toute résonance, c'est une coupure par rapport au monde réel. Elles sont alors mises dans une position qui implique des actes de résonance, par le fait de regarder, d'entendre et de voir, par le toucher et par l'action d'écrire et d'exécuter des gestes. Mais tout est accompli sous la contrainte : ces femmes ne résonnent pas avec le monde, on les force à faire semblant d'être au monde conformément aux attentes des juges. C'est une résonance artificielle. L'aboutissement est la possession présumée vécue ou l'état de sorcière est supposé avoué, suivi de la condamnation.

Cela se matérialise par la marque satanique sur le corps. Notre corps entre en contact avec le monde réel par la peau, et c'est sur la peau que le diable appose son empreinte, comme une interface avec le monde démoniaque.

Le procès se concrétise par le dévoilement pour Madeleine Bavent, elle perd son *habitus*, son habit, c'est-à-dire ce qui manifestait sa place dans le monde. Les sorcières italiennes pour leur part sont promenées nues, elles sont également dépouillées des tissus qui font la respectabilité. Cette dépossession de vêtements, religieux ou non, est l'inverse de la marque satanique. Le signe satanique est l'ouverture vers un monde démoniaque, la mise en contact résonnant avec un autre monde. Le vêtement est aussi une porte, il signale l'insertion dans le milieu ecclésiastique ou l'appartenance à l'humanité civilisée. L'interdiction des habits cléricaux est l'exclusion du monde des religieux ou du peuple des chrétiens, un retrait de la société.

Et pourtant, ces femmes lors du procès font preuve d'une volonté rare.

---

<sup>30</sup> *Confession d'une sorcière, op. cit.*, p. 55-56, p. 59-66.

<sup>31</sup> *Id.*, p. 62, elle évoque un rapport charnel imposé *Id.*, p. 65.

<sup>32</sup> *Id.*, p. 96.

<sup>33</sup> Pour ce passage et ce qui précède : *Id.*, p. 96.

<sup>34</sup> *Id.*, p. 97, et on la contraint à faire un faux témoignage, *Id.*, p. 97.

<sup>35</sup> *Id.*, p. 97.

<sup>36</sup> *Id.*, p. 98.

## REVENDIQUER LA VOLONTÉ

Les accusées parviennent à renverser le processus, à prendre en main leur destinée, par leur parole. Alors que lorsqu'elles nient être des sorcières il n'y a pas de dialogue, les questions reviennent répétitives leur intimant d'avouer, sans écoute de leurs propos, l'aveu ouvre une interaction avec ceux qui interrogent. Leur voix porte, elles mènent la discussion.

### Endosser la faute

Madeleine Bavent se sait vouée à la mort, elle se « prépare à la mort »<sup>37</sup>. Elle s'implique lorsqu'elle réfute des aveux qui lui ont été extorqués. Elle est consciente du regard des autres et de la curiosité qu'elle suscite, elle résonne alors avec son entourage, ces gens qui viennent la voir emprisonnée. Elle ne s'exprime pas pour se soustraire à son destin, mais pour notifier ce qui est et pour remettre les choses à leur place, par sa parole contre les calomnies. Pour se moquer de ses tourmenteurs, elle affirme avoir joué la comédie des aveux contrefaisant les attitudes des filles qui l'accusaient<sup>38</sup>.

La Pillona avoue aussi, sous la torture après des jours de silence. Mais elle ne le fait pas par faiblesse ni pour échapper à une condamnation jouée d'avance. Elle parle par défi, pour corriger les propos et les comportements qu'on lui prête et délivrer son propre message, entraînant avec elle ceux-là mêmes qui l'ont accablée. Tout comme une des co-accusées, la Grill, elle revendique hautement des actes de sorcellerie.

Les autres inculpées italiennes font de même, elles endossent la culpabilité et attendent le châtement, sans toutefois s'approprier leur récit comme la Pillona ou la Grill.

Ainsi, par la confession, ces femmes prennent-elles en main leur rapport au monde. Elles résonnent par les mots qu'elles choisissent de prononcer, elles établissent leur vérité, fût-elle inventée : c'est une interaction qu'elles construisent elles-mêmes.

### Une reconnaissance sociale

Par ces procès, en définitive, ces femmes se voient attribuer un pouvoir. Celui des capacités fictionnelles de la sorcellerie et surtout l'autorité de la parole.

Madeleine Bavent devient par sa confession une personnalité hors norme. Elle est au centre des accusations du monastère franciscain de Louviers et son témoignage est une pièce essentielle de la procédure restée exceptionnelle.

Les pseudo-sorcières italiennes sont des veuves paysannes ancrées dans le monde terrestre qui se donnent une image de guérisseuse, de devineresse, de

---

<sup>37</sup> *Id.*, p. 97, p. 109.

<sup>38</sup> Pour les aveux extorqués, le regard des autres et les aveux contrefaits : *Id.*, p. 103-114.

femme vengeresse par jeu, mais aussi par tradition, parce que c'est ce qui leur confère une place dans la société. Ces pratiques sont mêlées à la foi et à la prière chrétiennes. Par ces actes elles visent à agir sur une vie difficile, notamment à écarter des maux et des maladies<sup>39</sup>. Ces femmes sont en résonance entre elles, elles partagent les mêmes croyances et superstitions, elles s'échangent des recettes<sup>40</sup>, elles rient des pouvoirs qu'on leur prête, comme la capacité de se transformer en chatte, de jeter des sorts<sup>41</sup>. Elles existent et ont une place par ces pouvoirs supposés qui leur permettent d'être en résonance avec un monde sur lequel elles peuvent intervenir et qu'elles ont la faculté de modifier. Par leur connaissance des plantes, elles ouvrent la possibilité de la contraception et l'avortement. L'Église ne peut tolérer ces agissements, car ils perpétuent des pratiques païennes. De plus, exerçant un pouvoir de guérison traditionnellement dévolu aux femmes, elles détiennent une autorité. Elles rivalisent avec le prêtre. L'action sur l'invisible, le miracle et la demande d'intervention sur les éléments incombent au clergé et aux saints<sup>42</sup>, toute concurrence est démoniaque. Il est frappant de constater que les chiffres de la sorcellerie et de la sainteté sont en miroir : 80 % des exécutions pour sorcellerie concernent des femmes<sup>43</sup>, et à l'inverse 90 % des saints de l'Occident médiéval sont des hommes<sup>44</sup>.

Mais ces femmes font tout autant de l'ombre à la médecine de la raison qui est une médecine d'hommes qui prétend à une démarche savante, contre des pratiques empiriques transmises de mère en fille<sup>45</sup> et dont les propriétés relèvent des on-dit<sup>46</sup>. C'est la médecine officielle contre la médecine traditionnelle.

Ces paysannes contrarient la domination masculine.

Mais le monde décrit par Madeleine Bavent et par les sorcières italiennes est aussi un univers fait de jalousie, où il n'y a pas d'intimité : dans ces petits villages, tout le monde se connaît, on sait tout sur tout le monde ce qui alimente les rumeurs et les dénonciations.

<sup>39</sup> On retrouve cela aujourd'hui chez les barreuses de feu qui mêlent des gestes et des prières qui guérissent.

<sup>40</sup> *La confessione di una strega*, *op. cit.*, elle porte des grains de mil saint pour guérir des maladies et pour se protéger, p. 64 et 69, elle dit des oraisons pour retrouver un objet perdu, p. 104. D'autres pratiques pour guérir sont énumérées aux p. 108-109.

<sup>41</sup> *Id.*, p. 117.

<sup>42</sup> A partir du XII<sup>e</sup> siècle, « Le saint vivant se reconnaissait d'abord au fait qu'il avait dompté en lui la nature, ce qui lui valait en retour un pouvoir surnaturel sur les éléments et les animaux », André Vauchez, « Le saint », in Franco Cardini, Jacques Le Goff, Monique Aymard, Jean-Jacques Marie et Joanna Arnold-Moricet, *L'homme médiéval*, Paris, France, Éditions du Seuil, DL, 1994, p. 345-380, p. 371.

<sup>43</sup> Jean Delumeau, *La peur en Occident : XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, France, Hachette littératures, 1996, p. 470.

<sup>44</sup> André VAUCHEZ, « Le saint », *op. cit.*, p. 354.

<sup>45</sup> La mère de la Grill était déjà une sorcière selon la fama publica : *La confessione di una strega*, *op. cit.*, p. 32. La Buzzata tenait de sa mère une recette curative au plomb d'arquebuse, *id.*, p. 48. Autres exemples, *id.*, p. 54, p. 59, p. 99, p. 105.

<sup>46</sup> Ainsi pour les vertus du millet saint et de certaines herbes, explique la Pillona, *id.*, p. 68-70. Pour empêcher la consommation d'un mariage à l'aide d'une noix, *id.*, p. 75-76.

## Le courage. Dénégation ou amplification au travers d'un « Moi » de littérature

Le courage se manifeste d'abord par la dénégation : jour après jour sous la torture, elles restent sur leurs affirmations, centrées sur elles et leur rapport à Dieu.

C'est finalement un incroyable courage de ces vieilles femmes qui se savent vouées à la mort que de nier sans cesse alors que les ragots et les calomnies courent, alors que l'accusateur est implacable. C'est aussi une foi extrême dans l'au-delà qui leur permet de faire abstraction du présent.

Madeleine Bavent de même ne dément pas, elle s'accable de fautes, se sait condamnée et en appelle uniquement à la clémence de Dieu après sa mort. Enfermée au cachot, elle décrit un inframonde sans lumière « dans des puanteurs et des ordures épouvantables », des précisions qui indiquent une forte connexion, négative, au monde<sup>47</sup>. Elle essaye de se tuer avec un couteau trouvé dans sa prison puis en avalant les éclats d'une bouteille qu'elle a écrasé<sup>48</sup>. Elle se taillade la gorge pour s'ôter la faculté de parler, dit-elle, elle s'entaille les veines et se plante le couteau dans le ventre. Puis elle ingère du verre coupant : elle est enlevée du monde et veut se couper elle-même pour arrêter les fluides, la parole et l'absorption des aliments. Cela alors qu'elle est enterrée dans une basse fosse. Au-delà de l'intention du suicide, elle exprime clairement sa volonté de trancher avec le monde réel.

Par contraste avec le sabbat et les exorcismes, c'est elle qui agit, et son contact avec le monde lorsqu'elle intervient personnellement passe par ce qui sectionne, pour se séparer du monde de l'intérieur – sang, entrailles – et de l'extérieur – gorge, parole. Mais la matière et son corps font obstacle : les objets ne l'entaillent pas suffisamment. Le monde réel lui résiste, mais c'est bien elle qui cherche à se détruire, jusqu'au moment où « un Ange » lui retire l'arsenic qu'elle s'appropriait à ingérer<sup>49</sup>.

La Pillona pour sa part assume ce qu'on lui reproche et elle en rajoute dans les détails. Elle se décrit alors en contact avec un monde intermédiaire qui prend possession d'elle à son insu. C'est la conception d'un milieu où le surnaturel existe et visite les vivants. Quand La Pillona se décide à parler pour prendre le contrôle du discours, elle mentionne immédiatement une relation avec un incube qu'elle nomme Salvanello. Elle explique que depuis 25 ans, ce dernier semait la confusion, venant dans son lit quand son mari n'était pas là. Salvanello est la tentation ou le diable<sup>50</sup>. Il était comme un chien parce qu'il était velu. Elle évoque d'abord un poids sur son corps, sans présence visible. Puis, je cite ses mots, elle raconte une pénétration : il accomplit un acte charnel qu'elle décrit de manière très crue, il la découvre « comme un homme ». Le contact avec Salvanello

<sup>47</sup> *Confession d'une sorcière, op. cit.*, p. 88.

<sup>48</sup> *Confession d'une sorcière, op. cit.*, p. 87.

<sup>49</sup> S. Vautier, *Confession d'une sorcière...*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>50</sup> *La confessione di una strega, op. cit.*, p. 127.

l'assimile à un homme. Elle détaille ensuite ce qui se passe en elle, le coït, la semence, la taille du sexe, assez long, mais « pas trop gros », elle ne le sent pas trop, dit-elle<sup>51</sup>. Pour le contact extérieur, sous ses mains, elle devine les poils du démon. Or les poils établissent comme la peau une interaction entre deux mondes<sup>52</sup>. Le poids, le sexe en elle, les poils : elle rend compte d'une présence au monde tactile<sup>53</sup>. Elle ajoute qu'elle ressentait du plaisir au cours des nuits sans sommeil une ou deux fois par semaine. A la différence de Madeleine Bavent qui se décrit comme absente lors des relations charnelles, la Pillona rapporte un acte véritable.

Toutes deux se retrouvent toutefois sur une sensation particulière : l'association du diable au froid, les pieds du démon que Madeleine Bavent doit laver sont d'un froid extrême<sup>54</sup>, la semence de Salvanello est également froide pour la Pillona<sup>55</sup>. Ce faisant, elles ne font que répéter un discours commun sur le démon<sup>56</sup>, ce dont Jean Bodin, inversant le raisonnement, tire argument pour prouver la réalité de la sorcellerie<sup>57</sup>.

Si la description de la Pillona est celle d'un contact avec le monde et un être réels, la relation n'est pas si éloignée de celle rapportée par Madeleine Bavent : la Pillona sent Salvanello et le poids de son corps pèse sur elle, mais jamais elle ne l'a vu : par cette évocation la résonance est celle d'un commerce avec un en-dehors indéfini. Comme pour Madeleine Bavent, la contrainte et la dimension extérieure sont bien là. Salvanello entre en son corps après s'être introduit dans la chambre par force par la fenêtre : la porte est fermée, c'est le monde externe qui pénètre chez elle par effraction. Par cette double intrusion, dans la pièce et dans le corps, le surnaturel passe en elle, à travers elle. La Pillona fait partie des deux mondes.

Elle se donne ensuite une importance grandissante : après l'acte sexuel, c'est l'initiation, puis le bal de sorcières, puis les maléfices, puis les recettes, et enfin le dialogue avec le diable. Pour finir, elle révèle le nom des personnes ayant participé au sabbat : ceux qui l'ont dénoncée et qui ont témoigné contre elle et celles avec qui elle avait eu des différends.

Ainsi se venge-t-elle et par cette accusation finale démontre-t-elle que toute sa confession n'est qu'affabulation. Soit elle dit vrai, et pratiquement tout le

<sup>51</sup> *Id.*, p. 127-128.

<sup>52</sup> Hartmut Rosa, *Résonance...*, *op. cit.*, p. 60-63.

<sup>53</sup> Le poil a son importance aussi chez Madeleine Bavent : elle mentionne celui des calomnieuses et réfute l'accusation d'avoir avoué que lors d'une messe de sabbat des poils de pubis de femmes furent donnés à boire dans un calice, *Confession d'une sorcière*, *op. cit.*, p. 101 et 108. Les ongles seraient aussi utilisés dans des recettes magiques, *La confessione di una strega*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>54</sup> *Confession d'une sorcière*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>55</sup> *La confessione di una strega*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>56</sup> Jean Bodin l'affirmait déjà dans ses récits de sabbat : Jean Bodin De la démonomanie des sorciers, *op. cit.*, f°104, f°105, f°108, f°133.

<sup>57</sup> Il affirme que si les femmes qui « n'ont pas accoutumé de se vanter de leur paillardises » confessent ces copulations et vont jusque à dire que la semence des démons est froide, cela prouve que leurs dires sont vrais. » Jean Bodin, *De la démonomanie des sorciers*, *op. cit.*, f° 230.

village se livre à la sorcellerie, soit la liste est fautive et dans ce cas, rien de ce qu'elle dit n'a de valeur.

## CONCLUSION

Elles avaient nom Madeleine, Barbara, Usueneta, Buzzata, Castellana, Gamenta, la Grill, Maria la Pillona, c'étaient des femmes avec sans doute trop de force de caractère, des femmes seules avec trop d'indépendance ce qui les a conduites à la condamnation.

Sont-elles des sorcières comme le laisse entendre un collectif féministe qui dénonce les violences masculines (voir illustration 3) ? Oui, par les échanges de recettes et d'actions supposées magiques, mais celles qui accablent les accusées et les calomnient par jalousie, celles qui alimentent l'accusation avec de fausses preuves sont aussi avant tout des femmes, des rivales. Ainsi n'est-ce pas une solidarité féminine, une sororité, ou il faut préciser que ce n'est qu'une sororité très limitée.

Les sorcières italiennes étudiées décrivent un monde où l'humain est connecté à la nature et à des forces extérieures : la nature agit sur l'humain et en retour les femmes inculpées exercent une action sur l'environnement par des contacts et des rites : avec des pierres, des métaux – laiton, plomb – des animaux – cochon, chien – des végétaux – graines de mil, seigle<sup>58</sup>, herbes magiques, fruits, fleurs –, du lait ou du fromage, le tout accompagné de prières chrétiennes. Tous ces biens naturels sont dans le flux de la vie et ces femmes âgées sont en résonance avec leur milieu. Elles sont accusées d'influer sur les phénomènes naturels, dans les airs, en suscitant des tempêtes<sup>59</sup>, de causer des dérèglements dans les corps qu'elles empêchent ou qu'elles guérissent<sup>60</sup>. Madeleine Bavent décrit un monde moins concret, mis à part une allusion aux graines, mais elle se réfère aussi à un monde intermédiaire qui interagit avec le monde des humains. Les accusées sont en résonance quand elles évoquent un quotidien fait de superstitions et de croyance en des forces invisibles. Elles sont en dissonance par rapport aux imputations de sorcellerie, car l'accusation ne cherche pas la matérialité de ce qui est advenu, mais l'acceptation de faits qui leur sont incriminés. Elles disent alors ce que l'on attend d'elles sur les comportements reprochés et sur les sabbats sans aucune implication. Ce sont de faux sabbats et de faux aveux. Quand elles prennent la parole à leur compte, elles évoquent une réalité, celle d'une société où

<sup>58</sup> A. Foa éd., *La confessione di una strega...*, op. cit., p. 36.

<sup>59</sup> A. Foa éd., *La confessione di una strega...*, op. cit., p. 94.

<sup>60</sup> Ibid., La Gamenta est accusée d'avoir ensorcelé un homme le jour de ses noces pour le rendre impuissant, p. 87-88 et p. 93. La Castellana est accusée d'avoir appris comment empêcher la consommation d'un mariage, *Ibid.*, p. 76-77.

s'entremêlent magie, superstition<sup>61</sup>, gestes en emprise directe avec la vie de la campagne et ses dangers, ses inquiétudes, ses maladies, ses jalousies et sa foi chrétienne en un au-delà. Ce sont des querelles de clocher que l'on règle par des pratiques sans grandes conséquences sinon pour celui qui y croit. Les dénonciateurs attribuent aux femmes accusées, ou à des chattes vues ou entendues dans les parages les maux paysans les plus fréquents : problèmes digestifs, maladie, mort d'un enfant, tempêtes détruisant les récoltes, manque de lait pour une vache, stérilité, fausses couches et déceptions amoureuses<sup>62</sup>. Les femmes entretiennent le doute par leurs paroles<sup>63</sup> et parce qu'elles guérissent parfois ou brisent des sortilèges<sup>64</sup>. Elles connaissent des prières pour retrouver un objet perdu ou pour faire de la divination<sup>65</sup>. On s'amuse aussi à supposer que telle chatte qui miaule est une sorcière<sup>66</sup>. Les accusations relèvent du « ont dit », de la « commune renommée » et des ragots, des disputes<sup>67</sup> dans ces villages reculés. La Pillona au début de sa déposition fait ainsi mention d'altercations au cours de laquelle elle fut traitée de sorcière, avant d'être reconnue comme une « femme honnête » suite à une plainte par elle portée<sup>68</sup>. La Castellana résume ainsi cette réalité de la vie de la campagne : « si je suis sorcière, beaucoup le sont au monde »<sup>69</sup>. Mais les accusateurs veulent transformer ces faits du quotidien paysan en sorcellerie démoniaque. Dès leurs premières questions, ils abordent le commerce avec Satan et les bals de sorcières, alors que les délateurs qui parlent sous la contrainte ne font jamais allusion aux démons, mais seulement à leurs soucis journaliers avec de possibles envoûtements. Des centaines de paysans de toute la vallée sont interrogés, relatant quelques faits échelonnés sur plusieurs décennies et répétés à plusieurs reprises. Ces répétitions d'un même fait, cette contraction du temps et de l'espace et l'ajout de la mention de Satan et des démons donnent une image déformée de la réalité, les gestes isolés sont réinterprétés en tableau d'un foyer de sorcellerie organisé. Cela entraîne une dissonance. Les accusées nient pour se protéger et surtout parce qu'elles se savent innocentes. Elles ne peuvent pas se reconnaître dans la lecture qui est donnée de leur vie, d'où

---

<sup>61</sup> Madeleine Bavent explique que pour elle qui était de la ville c'était une humiliation d'être regardée par le peuple comme une magicienne, *Confession d'une sorcière*, *op. cit.*, p. 112. La Grill se défend d'avoir fait « des choses superstitieuses », A. Foa éd., *La confessione di una strega...*, *op. cit.*, p. 95.

<sup>62</sup> C'est l'ensemble des faits reprochés aux accusées italiennes, *La confessione di una strega...*, p. 29 à 59.

<sup>63</sup> « Es-tu une sorcière ? Peut-être que oui » *La confessione di una strega...*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>64</sup> Sont ainsi mentionnées la guérison d'un enfant, le retour de lait pour des vaches, la disparition de problèmes digestifs après intervention d'une des accusées, *La confessione di una strega...*, *op. cit.*, p. 38, 43, 44, 45.

<sup>65</sup> *Id.*, p. 76, p. 103-105.

<sup>66</sup> En l'occurrence, la Grill, *id.*, p. 117.

<sup>67</sup> Ce sont les termes employés par les paysans interrogés. « J'ai entendu dire » revient sans cesse. *Id.*, p. 29 à 59. Pour les accusations mutuelles, *id.* p. 46.

<sup>68</sup> *Id.*, p. 63. De même la Grill rapporte une dispute avec une cousine qui l'accuse de sorcellerie et ensuite lui demande pardon, *id.*, p. 79-80, p. 94.

<sup>69</sup> *Id.*, p. 56.

l'absence de résonance dans leurs dénégations. Acculées, elles en viennent après moult interrogatoires et tortures à dénoncer les pratiques magiques des autres. Pour l'accusation, le mode d'existence de ces femmes et la croyance dans un pouvoir qui leur est attribué est un problème à la fois pour l'Eglise et pour les autorités civiles. On les élimine, car elles sont en dehors du cadre de ces institutions. Ainsi la résonance nous a-t-elle en définitive ramenés à la question du pourquoi.

Ces procès se tiennent précisément au moment où l'idée de concordance magique entre le monde interne et le monde externe est battue en brèche par la raison. Les sorcières sont accusées de créer les tempêtes par exemple. Avec l'avènement de la raison, cette concordance est dénoncée : on connaît la satire de Voltaire sur le tremblement de terre de Lisbonne en 1755.

Détruire les sorcières, c'est effacer la prétention à influencer sur le monde, c'est faire disparaître l'ancien monde construit sur une résonance entre l'humain et la nature, entre un macrocosme et un microcosme<sup>70</sup>, pour un monde dans lequel l'humain porte un regard froid, extérieur sur la nature environnante. Madeleine Bavent est utilisée pour condamner François Duval, par son témoignage, elle l'implique dans le sabbat<sup>71</sup>. Les sorcières du Val de Non dénoncent celles qui interviendraient sur le monde de façon magique. Dans les deux cas, les femmes accusées de sorcellerie sont contraintes à participer à la lutte menée contre les interactions entre les humains et la nature par le recours à des forces invisibles, à une connaissance de pratiques non explicables<sup>72</sup>.

Brûler les sorcières marque un passage d'un monde ancien à un monde nouveau : fin des rituels païens, fin du rire simple autour de croyances et superstitions partagées, consécration du prêtre par « la conquête spirituelle d'une partie des campagnes »<sup>73</sup>. Mais c'est aussi le triomphe du monde appréhendé par la

<sup>70</sup> Le corps humain conçu comme un microcosme, une réduction d'un macrocosme, le grand corps de l'Univers.

<sup>71</sup> *Confession d'une sorcière, op. cit.*, p. 97.

<sup>72</sup> Guy Bechtel, *op. cit.*, p. 396 *sqq.*, détaille clairement les différences et confusions entre sorcellerie, magie et superstition et il explique ainsi le décalage entre les accusateurs et les pratiques des accusés : « le sorcier pense qu'il canalise des forces qui étaient dans les choses, les accusateurs croient que l'homme de l'art est la cause des phénomènes » (p. 402). Pour Robert Muchembled, « les sorcières appartiennent aux générations superstitieuses contre lesquelles luttent les hommes de la Contre-Réforme », et « la mutation des mentalités paysannes » remettait en cause « l'ancien équilibre magique, dont le sorcier-guérisseur était autrefois un élément indispensable. », Robert Muchembled, *La sorcière au village : XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, France, Gallimard : Julliard, 1974, p. 142.

<sup>73</sup> Jean Delumeau écrit que l'antiféminisme clérical doit être recontextualisé, il repose notamment sur l'idée que « l'élément féminin cherche à perturber la vie quotidienne de l'Eglise ». Ainsi, la lutte contre les sorcières relève-t-elle d'une volonté d'ordre et de contrôle par le clergé. C'est une société religieuse masculine qui veut maintenir sa domination. J. Delumeau, *La peur en Occident...*, *op. cit.*, p. 420, p. 423.

Pierre Chauvu explique pour sa part que « La poussée démonologique de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle est le côté négatif de l'énorme élan conquérant, au sommet, des hautes eaux religieuses de la double Réforme de la Chrétienté latine. Toute l'histoire religieuse, l'histoire religieuse sérielle de ces

raison, une pensée qui ne rejette pas le surnaturel, mais l'exclut du champ du quotidien<sup>74</sup>. D'ailleurs, dans les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui voient la naissance de la science, la démonologie relève de la science la plus achevée<sup>75</sup>. Pour la philosophe Colette Arnould, toutefois, nombre de philosophes, à l'instar de Descartes et de Malebranche, dénonçaient les « délires de l'imagination »<sup>76</sup>. Adeptes d'un scepticisme critique, ces savants prenaient leurs distances avec les idées et sentiments populaires<sup>77</sup>. S'interrogeant sur les causes du déchaînement de la violence, Colette Arnould estime que les philosophes ne sont pas entendus parce que le triomphe de la raison nécessitait le dépassement par l'homme de ses propres angoisses<sup>78</sup>. Selon cette interprétation, la violence est le fait de superstitieux qui ne craignent pas tant les sorcières que la disparition d'un arrière-monde dans lequel le merveilleux, fruit de leur imagination autant que de l'imagination des sorcières, est appelé à ne plus dialoguer avec le naturel, est voué à disparaître<sup>79</sup>.

Et dans ce contexte, c'est la puissance civile qui mène les procès contre les sorcières et les sorciers : au-delà du conflit entre deux interventions

dernières années, a montré clairement que la conquête spirituelle d'une partie des campagnes, disons la conquête spirituelle des derniers *pagani*, des bocages, des incultes, des bouts du monde, des montagnes, des finistères, se place tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle. », Pierre Chaunu, « Sur la fin des sorciers au XVII<sup>e</sup> siècle », *Annales*, 24-4, 1969, p. 895-911, p. 906 *sqq.*

<sup>74</sup> P. Chaunu, « Sur la fin des sorciers au XVII<sup>e</sup> siècle »..., *op. cit.*, p. 909. Je rejoins ici une explication de Michel de Certeau au sujet de la possession de Loudun sur le « passage de critères religieux à des critères politiques, d'une anthropologie cosmologique et céleste à une organisation scientifique des objets naturels rangés par le regard de l'homme », *Michel de Certeau (éd.), La possession de Loudun*, Paris, France, Gallimard, 1970, p. 422-423. Voir aussi *id.*, p. 15 : « La crise « diabolique » a la double signification de dévoiler le déséquilibre d'une culture et d'accélérer le processus de sa mutation ». « ... c'est la confrontation d'une société avec les certitudes qu'elle perd et celles qu'elle cherche à se donner ». A l'inverse, je ne partage pas l'avis de Guy Bechtel quand il écrit que la sorcellerie est une « manifestation de défense des contemporains face à l'angoisse provoquée par certaines mutations ». Je postule l'inverse. Ces femmes sont intégrées à leur monde, c'est la mutation du monde qui conduit au rejet des pratiques de ces femmes, Guy Bechtel, *La sorcière et l'Occident : la destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, Paris, France, Plon, 2019, p. 9. Jean-Pierre Alline évoque de même une « reprise en main des pratiques populaires » par les princes et l'Église. Jean-Pierre Alline, « Monde de l'écrit et monde de l'oralité : la sorcellerie au tournant de la modernité, deux procès pyrénéens au XVI<sup>e</sup> siècle », in Abel Kouvouama, *Gisèle Prigñitz et Hervé Maupeu, Sorcellerie, pouvoirs : écrits & représentations*, Pau, France, PUPPA, 2018, p. 83-106, p. 83-84.

<sup>75</sup> Colette Arnould, *Histoire de la sorcellerie*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2017, p. 398-399. URL : <https://www.cairn.info/histoire-de-la-sorcellerie--9791021039186.htm>

<sup>76</sup> Colette Arnould, *Histoire de la sorcellerie*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2017, p. 335-336.

<sup>77</sup> Robert Mandrou, *Histoire de la pensée européenne*, 3. *Des humanistes aux hommes de Science. XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Ed. du Seuil, 1973, p. 155.

<sup>78</sup> C. Arnould, *Histoire de la sorcellerie...*, *op. cit.*, p. 399.

<sup>79</sup> Colette Arnould insère en exergue de son ouvrage un mot de Voltaire : « Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée, ils ont et donnent des terreurs paniques. », *Histoire de la sorcellerie*, *op. cit.*, p. 7. L'expression « arrière-monde est de Lucien Jerphagnon dans la préface de l'ouvrage, p. 14.

concurrentes sur le monde invisible – religion contre sorcellerie – c’est bien l’élimination d’une communication avec l’invisible qui prime<sup>80</sup>.

L’interprétation de Mona Chollet inverse l’explication : pour cette dernière, « les chasses aux sorcières ont contribué à façonner le monde qui est le nôtre ». Elle ajoute « si elles n’avaient pas eu lieu, nous vivrions dans des sociétés très différentes »<sup>81</sup>. Mais l’impact de la chasse aux sorcières reste numériquement insuffisant pour influencer en profondeur sur les sociétés, l’auteure établit d’ailleurs elle-même la comparaison avec les guerres de religion plus conséquentes sur le plan démographique et même psychologique. C’est précisément la transformation de la société, l’abandon de la conception ancienne des mondes magiques au profit de la rationalité qui explique l’élimination des sorcières tenantes d’un lien avec un invisible caractéristique des sociétés anciennes. Sorcières, sorciers et même démons sont victimes de la pensée moderne pour laquelle seuls l’explicable et le démontrable sont dignes de considération. De là naît une angoisse engendrée par l’avènement d’une pensée ancrée dans la raison, en lieu et place d’une foi qui accordait toute sa place à l’action de l’Homme sur le monde. La fin de la résonance avec la nature a pu susciter « une réaction panique face à un monde qui menace de se taire »<sup>82</sup>.

De même, ce qui est à l’œuvre c’est la volonté de retirer à ces femmes un pouvoir qui était le leur. Rejet des connaissances médicales féminines au profit d’une médecine rationnelle d’hommes médecins, et condamnation d’un contact féminin avec le monde invisible soit pour le réserver au clergé, soit par la négation de la réalité de l’existence de ce monde. Dans les deux cas, ces femmes sont victimes du tour nouveau pris par la société : ce n’est pas leur élimination qui conduit à la transformation de la société, c’est la transformation de la société qui provoque leur élimination.

---

<sup>80</sup> Robert Muchembled dans *La sorcière au village (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)* évoque l’offensive de l’Église de la Contre-Réforme contre le paganisme pour « promouvoir, au détriment des superstitions, une religion régénérée et plus personnelle ». La chasse aux sorcières résulte de « la surveillance des comportements » : la « normalisation des comportements » vise à imposer une nouvelle vision du monde « aux paysans qui pensaient jusque-là magiquement l’univers ». R. Muchembled, *La sorcière au village...*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>81</sup> Mona Chollet, *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, Paris, France, Zones, 2018, p. 13. De même, l’idée que cela résulterait de l’anéantissement de familles entières qui auraient transformé la société. Mais rapporté à chaque pays, ce nombre reste faible. Quand on sait la lenteur de l’évolution des sociétés, on peut douter de l’impact d’un nombre d’exécution, dramatique certes, mais somme toute limité et réparti sur plusieurs siècles : « les accusations se comptent plus souvent en centaines qu’en millier [...] ; tous les inculpés ne sont pas exécutés, malgré une légende tenace à ce sujet chez les historiens... » R. Muchembled, *La sorcière au village...*, *op. cit.*, p. 124. Jean Delumeau signale aussi la nécessité de « corriger des évaluations fantastiques ou excessives », J. Delumeau, *La peur en Occident...*, *op. cit.*, p. 456. Considère-t-on que la Shoah, traumatisme majeur dont les victimes se comptent par millions, a modifié en profondeur le fonctionnement des sociétés occidentales ?

<sup>82</sup> H. Rosa, *Résonance...*, *op. cit.*, p. 306.

Illustration 1

Sabbat	Exorcisme
Sortie de sa cellule monastique « enlevée » Elle doit entendre le démon et les possédés Elle est contrainte à regarder Elle est forcée à écrire des cédules (petites feuilles) qui l'engagent avec le démon à son corps défendant	Sortie du cachot « tirée du cachot » Elle doit entendre les faux témoignages
Contrainte à toucher Relation sexuelle forcée Marque du sabbat	Elle se voit dans l'opprobre Elle est forcée de signer « une infinité d'articles contre moi-même qui sont faux »
	Menaces et tourments Contrainte à toucher Torture : violences sur et dans le corps Dévoilement, perte des habits

Illustration 2

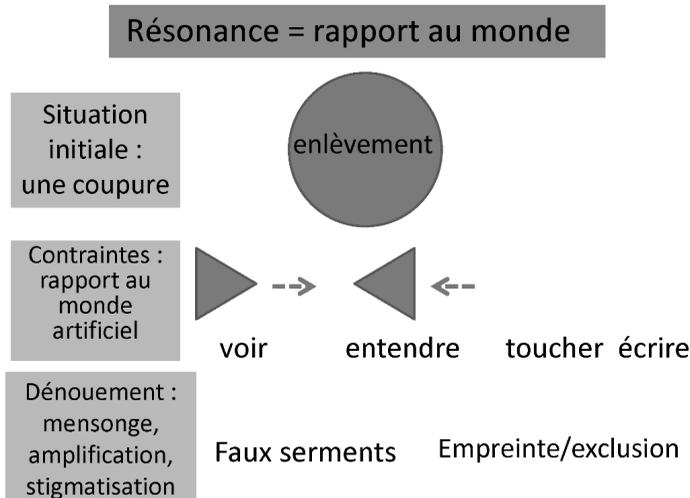


Illustration 3

**SO(EU)RCIÈRES L'EXPOSITION**  
Revalorisons les sorcières grâce à la sororité  
arts visuels, performances, concerts, ateliers, conférences, rencontres, tables rondes

du 08 au 26 avril  
Au Pavillon des Canaux  
39 quai de la Loire 75019 Paris

M 5 : Laumière  
7 : Crimée  
2 : Jaurès

Découvrez l'exposition dématérialisée sur [www.artefac-paris.org](http://www.artefac-paris.org), Instagram @soeurcieres\_expo & Facebook sur le compte Soeurcieres Expo

Logos: Cines, Université de Paris

